

Sommaire

- Prologue.** À propos d'un verre d'eau — 7
- I.** (Pré)histoire de la famille bourgeoise — 23
- II.** Féminisme ou marxisme, marxisme et féminisme — 49
- III.** L'amour en crise — 89
- IV.** Révolution dans la reproduction — 125
- V.** La voix des femmes? — 157
- VI.** Érotiques communistes — 187
- VII.** Bioproductivisme — 227
- Épilogue.** Communaliser la nature humaine — 261
- Notes** — 276

VI. Érotiques communistes

L'Opposition ouvrière

On pourrait s'imaginer qu'en prenant la tête du Jenotdel à l'automne 1920, Kollontaï était enfin parvenue à une pleine reconnaissance, de la part de la direction du Parti bolchevique et du gouvernement soviétique, pour son dévouement à la cause de l'émancipation des femmes. Ce serait néanmoins ignorer qu'à cette période précisément va se creuser entre l'une et les autres un nouveau conflit qui, à la différence de celui qui les avait opposés sur la signature du traité de Brest-Litovsk, atteindra un point de non-retour et se soldera par l'éloignement de Kollontaï loin des sphères du pouvoir et par son départ pour l'étranger où elle endossera des fonctions diplomatiques. Ce douloureux épisode débute en septembre 1920, le mois même où ont lieu les conversations de Lénine avec Zetkin. Lors d'un congrès exceptionnel du Parti communiste, Kollontaï élève la voix pour réclamer qu'une plus grande liberté de parole soit accordée au sein des organes du pouvoir soviétique en lieu et place d'une subordination aveugle aux directives de ce dernier. À Grigori Zinoviev, bras droit de Lénine, qui lui assure que des efforts seront faits en ce sens, elle répond en exigeant davantage de précisions sur le type de « libre critique » qui sera effectivement autorisé, car, ajoute-t-elle, les camarades du Parti, à tous les échelons, doivent avoir l'assurance que s'ils émettent des

Kollontai

critiques ils ne seront pas, en guise de représailles, envoyés quelque part sous un « climat chaud » à « manger des pêches »²²².

L'usage de cette formule, curieuse au premier abord, s'explique quand on sait que Kollontai fait implicitement référence au cas d'Angelica Balabanova, dont nous avons déjà furtivement cité le nom et qui avait assumé le rôle de secrétaire de l'Internationale communiste en 1919. D'esprit bien plus puritain que Kollontai, Balabanova ne partageait guère ses vues en matière de révolution sexuelle, ce qui ne l'empêchera pas de rester solidaire avec elle en refusant un peu plus tard d'entrer dans les intrigues du Comité central du Parti lorsque celui-ci lui proposera de remplacer à la tête du Jenotdel sa directrice jugée trop encombrante. Mais à l'automne 1920, c'est Balabanova elle-même qui est menacée pour avoir eu l'audace de critiquer le régime, ce qui lui vaut de faire l'objet de mesures d'éloignement de la part du même Zinoviev qui s'emploie activement à l'envoyer au Turkestan, en « climat chaud », pour prendre en charge les activités d'un train de propagande. Balabanova quittera la Russie deux ans plus tard, avec l'aval de Lénine, pour rejoindre l'Italie où elle se liera avec des militants socialistes en rupture de ban avec l'Internationale communiste. À la semonce de Kollontai, Lénine, pour lequel la question de la « liberté de critique » aura toujours été une épine dans le pied, botte en touche, se contentant de rétorquer qu'en temps de guerre civile il était inconcevable de parler de liberté de critique. Et de clore le débat : « C'est ma réponse aux pêches »²²³.

Le 17 octobre 1920, un mois après le décès d'Inessa Armand, une autre figure marquante de la révolution trouve la mort. Il s'agit de John Reed, Jack de son surnom, journaliste et militant communiste, auteur d'un célèbre récit de l'insurrection d'Octobre, *Dix jours qui*

VI. Érotiques communistes

ébranlèrent le monde (1919), qui succombe après avoir contracté le typhus, probablement lors du séjour qu'il a effectué au début du mois précédent à Bakou pour participer, en tant que délégué des États-Unis, au Congrès des peuples de l'Orient. Durant la dernière année de sa vie, Reed, dont l'enthousiasme pour la révolution avait jusque-là été sans limite, avait commencé à soulever des questions embarrassantes sur la bureaucratisation croissante du Parti et sur la dangereuse tendance à la réduction au silence des critiques. À ses funérailles au Kremlin est notamment présente la militante anarchiste et féministe Emma Goldman qui témoignera de cet épisode dans son ouvrage de 1923 *Ma désillusion en Russie*. Elle y confiera avoir à cette occasion entendu beaucoup de «déclamations stéréotypées et froides sur la valeur de Jack Reed pour la Révolution et le Parti communiste», conférant à la cérémonie un air «mécanique, très loin de l'esprit du mort dans sa tombe fraîche». Il y avait néanmoins une personne, une seule, qui avait parlé du «vrai Jack Reed», au-delà de tout «dogme» et en profitant de cette tribune pour admonester ses camarades. Il s'agissait de Kollontaï, dont Goldman rapporte un extrait du discours :

Nous nous appelons Communistes, mais le sommes-nous vraiment ? Ne tirons-nous pas plutôt l'essence de vie de ceux qui nous rejoignent, et quand ils ne nous servent plus, ne les laissons-nous pas sur le bas-côté, négligés et oubliés ? Notre communisme et notre camaraderie sont lettres mortes si nous ne donnons pas de nous à ceux qui ont besoin de nous. Méfions-nous d'un tel communisme. Il assassine les meilleurs dans nos rangs. Jack Reed était des meilleurs²²⁴.

La critique de Kollontaï est simple et sans appel : le principe communiste fondamental, la camaraderie,

Kollontai

ne triomphera jamais en Russie soviétique si elle n'est pas d'abord pratiquée au sein de ce laboratoire de la société future qu'est le Parti lui-même, auquel il revient de donner l'exemple.

La rupture sera consommée quelques mois plus tard, début 1921, à l'occasion d'un débat sur le rôle des syndicats, première grande lutte de factions depuis la révolution d'Octobre. Plusieurs positions s'expriment et s'affrontent dans ce débat. Il y a d'abord la « Plateforme des dix », avec pour chef de file Lénine, accompagné notamment de Kamenev, Zinoviev et Staline, qui défendent l'idée selon laquelle les syndicats doivent être conçus comme un organe d'éducation, une « école du communisme ». Face à eux, on trouve Trotski pour lequel un syndicat se définit comme « appareil administratif et technique qui gère la production ». Entre ces deux positions, il y a celle de Boukharine qui s'efforce de jouer un rôle de tampon, de médiateur, soulignant la nécessité dialectique de rejeter tout « point de vue exclusif », mais qui ne tarde pas à rejoindre les rangs de Lénine²²⁵. En dépit des différends qui s'expriment, ces diverses positions partagent un point commun : aucune n'entend conférer un rôle proprement *politique* aux syndicats.

Tel est précisément ce que leur reproche le dernier acteur de la lutte, contre lequel tous les autres vont se liguier : l'Opposition ouvrière. Celle-ci est menée par l'ex-amant de Kollontai et président du syndicat panrusse des métallurgistes, Alexander Chliapnikov. Condamnant la bureaucratisation du pouvoir soviétique, l'Opposition ouvrière en appelle à conférer aux syndicats un rôle non simplement d'administration technique mais de direction économique et politique du processus de production. Né en 1919, le courant oppositionnel, réunissant des communistes issus de la « gauche » du Parti, était jusque-là resté largement désorganisé. La voix de ses membres avait peiné à

VI. Érotiques communistes

se faire entendre et leurs critiques étaient restées plus ou moins inoffensives. Le débat sur les syndicats lui donne l'opportunité de s'organiser. Si Kollontaï ne rejoint l'Opposition ouvrière qu'un peu plus tard, c'est à elle que revient de rédiger la brochure éponyme diffusée au mois de janvier 1921.

Dans ce manifeste, Kollontaï déclare d'entrée que l'Opposition ouvrière, composée en majorité de membres de syndicats et d'administrateurs d'usines, non seulement représente, parle pour, mais *est* la classe ouvrière elle-même : «*[L']Opposition ouvrière est la partie avancée du prolétariat, qui n'a pas rompu sa liaison vivante avec les masses ouvrières organisées en syndicats, et qui ne s'est pas dispersé dans les administrations d'État.*» Elle met ce faisant l'accent sur la fracture qui s'est produite au sein du Parti communiste entre la base ouvrière et les «sommets», les dirigeants, source d'un profond «différend» qui dépasse de loin la seule question des syndicats. Kollontaï ne diagnostique rien de moins qu'une «crise du Parti», qui s'est détourné des masses ouvrières et a incorporé dans les appareils d'État toujours plus d'«éléments étrangers», bourgeois, ces «représentants du passé», «à l'esprit empoussiéré de routine capitaliste», comme si, «à l'époque de la transition entre le système féodal [...] et le système capitaliste, la classe bourgeoise, manquant encore d'expérience, [...] avait invité, comme principaux organisateurs de ses fabriques, les plus remarquables et les plus talentueux intendants et employés des grands domaines nobles». On ne devrait jamais oublier, poursuit-elle, cette leçon élémentaire de Marx selon laquelle «le communisme peut être et sera l'œuvre des masses ouvrières seules». En défendant «ce principe que la direction de l'économie nationale est l'affaire des syndicats», l'Opposition ouvrière se révèle «plus marxiste que

Kollontaï

les théoriciens de nos sphères dominantes », implicitement Lénine, Trotski et les autres. Kollontaï exhorte à retrouver la confiance perdue dans la « force créatrice de la classe ouvrière », sans laquelle il ne saurait y avoir « création de nouvelles formes économiques », authentiquement communistes. Le rôle du Parti en la matière doit se limiter à « créer des *conditions* favorables à la formation dans les masses ouvrières groupées par l'unité de leur fonction économique, d'un ouvrier-*créateur* de nouveaux procédés de travail, d'une nouvelle utilisation de la main-d'œuvre, d'un nouveau groupement des énergies productrices ». À l'heure où la guerre civile est sur le point de connaître son dénouement et où le communisme de guerre peut battre en retraite, la tâche du Parti est non de réfréner, comme il s'y emploie, mais au contraire d'encourager « l'initiative des masses », leur « activité autonome »²²⁶. On retrouve ici l'idée, déjà prégnante dans les textes de Kollontaï sur la « question des femmes », qu'il ne peut y avoir d'émancipation, à présent, de la classe ouvrière tout entière qu'à condition que cette dernière participe étroitement, dirige même la construction des formes économiques, politiques et sociales qui rendront possible cette émancipation, laquelle ne mérite donc ce nom qu'à condition d'être une auto-émancipation.

Soucieux de discréditer l'opposition, Lénine soutient que, loin d'exprimer une position originale, cette insistance sur la créativité économique des masses ouvrières ne fait que répéter les idées éculées de l'anarcho-syndicalisme. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que deux mois plus tard, début mars 1921, l'Opposition ouvrière se voit accusée d'alimenter la révolte des marins, ouvriers et soldats de l'île de Kronstadt, haut lieu de la révolution d'Octobre. Les insurgés condamnent la confiscation du pouvoir et exigent la réélection des conseils ouvriers,

VI. Érotiques communistes

les soviets, la libération des prisonniers politiques issus des rangs socialistes non bolcheviques, anarchistes et socialistes-révolutionnaires. Dans un message daté du 6 mars, ils déclarent : « Notre cause est juste : nous sommes partisans du pouvoir des soviets, non des partis. Nous sommes pour l'élection libre des représentants des masses travailleuses. Les soviets fantoches manipulés par le Parti communiste ont toujours été sourds à nos besoins et à nos revendications ; nous n'avons reçu qu'une réponse : la mitraille²²⁷. » Un groupe de militants anarchistes comptant notamment Emma Goldman et Alexander Berkman, qui lui aussi avait été présent aux obsèques de John Reed, propose alors d'assurer une médiation afin d'éviter le bain de sang. Cette proposition est rejetée par le pouvoir bolchevique et le 18 mars, après un dernier ultimatum, la « commune de Kronstadt » est écrasée, militairement, sur ordre de Trotski. Deux jours plus tôt, à l'issue du Dixième Congrès du Parti communiste (8-16 mars 1921), au paroxysme du débat sur les syndicats, l'Opposition ouvrière avait quant à elle été écrasée, politiquement, sur ses membres planant désormais une menace d'exclusion du Parti, portée par le trio Zinoviev-Staline-Dzerjinski, qui ne serait finalement pas mise à exécution.

Comme on peut s'en douter, les membres de l'Opposition ouvrière n'étaient en réalité liés en aucune manière aux insurgés de Kronstadt et rejetaient avec insistance toute forme de complicité quelle qu'elle soit. Il est symptomatique à cet égard que le commandement des troupes de répression ait été confié à Dybenko, le mari de Kollontaï. Il est vrai qu'à cette date les relations entre les époux s'étaient déjà fortement détériorées. Ils allaient divorcer l'année suivante. Mais cela est *a minima* l'indice que, quelles qu'aient été ses velléités, Kollontaï demeurait beaucoup plus proche des sphères du pouvoir que de la

Kollontai

classe ouvrière dont l'Opposition ouvrière prétendait être le porte-parole, voire l'incarnation même. De fait, l'Opposition était loin de disposer de bases et de relais suffisamment solides au sein des masses dont elle revendiquait l'auto-émancipation pour être en mesure d'asseoir ses revendications : elle restait une faction *au sein du Parti* dont les chances de triompher dans sa lutte contre lui dans sa forme actuelle étaient infimes.

Mise à terre, Kollontai va tenter un dernier coup à l'occasion du Troisième Congrès de l'Internationale communiste, qui se tient du 22 juin au 12 juillet 1921, avec l'espoir de gagner le soutien de délégué·es des organisations communistes de l'étranger, en particulier des représentant·es d'Europe occidentale. Avant le congrès, elle a eu la délicatesse d'informer Lénine qu'elle l'attaquerait sur ses positions, ce qu'elle fait effectivement dans un discours où elle n'hésite pas à le suspecter, si attentif qu'il est aux déterminations matérielles objectives, de ne plus croire en leur corrélat, le pouvoir créateur du prolétariat. Elle se livre également à une critique de la Nouvelle Politique économique (NEP) entérinée au congrès du Parti au mois de mars et qui, visant à se substituer au communisme de guerre et à soulager l'économie soviétique, propose, selon les mots de Lénine, de « faire au capitalisme une place limitée pour un temps limité » et sous contrôle de l'État soviétique. Le même Lénine qualifie cette politique de « repli stratégique », mais pour l'intransigeante Kollontai cette concession accordée au capitalisme est, après le traité de Brest-Litovsk, un nouvel acte de haute trahison du prolétariat. Alors qu'elle monte à la tribune pour prononcer ce discours, des sourires narquois se dessinent sur le visage des leaders soviétiques. Accusé, Lénine ne croit pas nécessaire de se défendre lui-même et laisse à Trotski et Boukharine le soin de démolir, un

VI. Érotiques communistes

par un, les arguments de Kollontai. Cette contre-offensive ne se singularise pas tant par l'agressivité qui s'y manifeste, qui n'a rien en soi d'exceptionnel par rapport au standard des controverses communistes, que par l'insidieuse confusion opérée volontairement entre une critique politique des thèses de l'Opposition ouvrière et une critique de Kollontai en tant qu'avocate de l'émancipation des femmes, et tout simplement en tant que femme.

En témoigne l'intervention de Boukharine qui ne se contente pas de qualifier de pur « non-sens » la proposition de Kollontai que tous les membres du Parti, même les plus haut placés, passent au moins trois mois chaque année à effectuer un travail manuel, en usine ou ailleurs, mais prend aussi pour cible l'article qu'elle a publié quelques mois auparavant dans *Kommunistka* sous le titre « La croix de la maternité ». Dans ce texte, Kollontai évoquait les difficultés et peines afférentes à la condition de mère en partant de l'exemple d'une pièce de théâtre à laquelle elle avait autrefois assisté en Allemagne et où apparaissaient trois protagonistes féminines : la mère supérieure d'un couvent, une jeune nonne et la Vierge Marie, figuration de la « plus haute essence de la maternité », symbole de la mère compatissante et indulgente. Citant sélectivement, de manière moqueuse et avec une mauvaise foi avérée, les extraits à ses yeux les plus édifiants, Boukharine qualifie l'article d'amas de « dégoûtantes banalités catholiques sentimentales ». Peut-être, ajoute-t-il, Kollontai aimerait-elle rétorquer que s'il ne peut comprendre son propos, c'est parce que lui-même est un homme, objection potentielle à laquelle il répond en déclarant que s'il se muait subitement en femme, hypothèse qui ne semble pas poser à ses yeux de difficulté spécifique, il n'en jugerait pas moins avoir affaire à un tas de balivernes²²⁸. Il ne fait néanmoins

Kollontai

aucun doute que c'est la féminité de Kollontai, synonyme implicitement de sentimentalisme naïf, qui sert de levier à son attaque.

Il revient ensuite à Trotski et Karl Radek, figure centrale du Komintern, d'ajouter leur pierre à l'édifice. À l'occasion d'un différend portant sur l'ordre des prises de parole qui a impliqué Kollontai, Trotski accuse ironiquement cette dernière de vouloir « afficher l'esprit de la chevalerie » et de se « comporter comme une Amazone » ; à quoi Radek rétorque du tac au tac : « Comme une Valkyrie » ; avant que Trotski ne conclue cet échange qui suscite les rires de l'assemblée : « Comme une Valkyrie. Je place la responsabilité de cette expression sur le camarade Radek »²²⁹. Si Kollontai, on l'a vu, venait dans ses conférences à l'université Sverdlov d'évoquer l'exemple des Amazones comme symbole du matriarcat primitif, cette appellation relève dans la bouche de Trotski du pur sarcasme sexiste. Quant à la dénomination proposée par Radek de Valkyrie, qui renvoie à la femme guerrière montant un cheval dans les mythologies nordiques, elle adjoint à ce sarcasme un préjugé ethnique sous la forme d'une référence aux origines finlandaises de Kollontai. L'histoire ne dit pas si Radek savait qu'en 1917, entre les révolutions de Février et d'Octobre, et alors que Kollontai portait haut et fort les « Thèses d'avril » de Lénine appelant à passer immédiatement à la deuxième phase de la révolution, la presse bourgeoise l'avait elle-même qualifiée de « Valkyrie de la révolution ». Qu'on retrouve cette même expression quelques années plus tard dans la bouche d'un éminent dirigeant communiste peut être vu comme le signe de la pente dangereuse sur laquelle était d'ores et déjà engagé le processus révolutionnaire en matière de mutation des rapports entre les sexes.